

Les hérons d'Istanbul

C'EST à Istanbul, allongé tout nu sur le lit de ma chambre d'hôtel, que j'ai appris la mort de mon ami Dominique de Roux, en parcourant distraitement *Le Monde* de la veille qui venait juste d'arriver. C'est peut-être cet ensemble de choses qui me rendit ce choc insupportable : d'être si loin, tombé du ciel au milieu de ce marécage d'êtres et de poussière et de brouillard, l'esprit obsédé – qu'y pouvais-je ? – par l'idée de la belle Europe transformée en vache et traversant inlassablement le Bosphore dans un sens et dans l'autre, harcelée par le taon. C'est ça, être « ailleurs » : pouvoir encore être travaillé par le mythe au milieu de vieilles Chevrolet cahotant entre l'asphalte et le béton craqué. Et puis, j'étais tout nu étendu sur le dos à lire ce journal déjà vieux d'un jour et demi, attendant l'heure du dîner tandis que le soleil crevait à petit feu derrière le brouillard de la journée.

J'avais failli ne pas voir l'article en dernière page, cette mort « ramassée » avec celle d'un historien d'art et celle d'un cinéaste d'animation : chaque chose à sa place, comme dans ces revues des morts de l'année dans les hebdomadaires qui alignent imbécilement de la mort célèbre comme la maison Bouchara vous débite sa rayonne en solde.

Et cette nudité.

Oui, c'est de moi que je parle, parce que Dominique de Roux est mort.

C'est le premier d'entre nous qui y passe, de cette sorte de groupement d'intérêt littéraire bien divers qui rameutait les uns vers les autres, au début des années 60, quelques-uns d'entre nous : autour de *Tel Quel*, autour des Cahiers de l'Herne, plus quelques excentriques. En commun : une bonne dose de fiel, d'exclusions, de complicité, de haine, de tohu-bohus et de coups fourrés. De passion quoi. Nés en somme, je m'en fais seulement maintenant la réflexion, dans les 4-5 années qui ont précédé la dernière guerre, ce qui doit bien être pour quelque chose dans tout ce qui s'est écrit.

J'AI publié 3 livres grâce à Dominique. Il en a fait publier des centaines aux gens qu'il rencontrait. Il était arrogamment insatiable de ce que les autres avaient à dire. Je n'ai jamais connu quelqu'un qui se penchât aussi avidement, ni aussi vite, sur ce qu'écrivaient les « autres ». Et je crois bien que cette boulimie exubérante me rendait de glace, me gênait, comme quand il m'arrive d'être dévisagé par une centaine de personnes inconnues. On avait aussi quelques rêves un peu dingues en commun, ça oui : traduire l'intégralité des cantos de Pound et les publier en bilingue avec les notes considérables que cela demanderait. Le tout en un seul volume. En gros : 2000 pages. On racontait ça à Ungaretti rien que pour le voir noircir de fureur. Et ce livre qu'il m'avait demandé, des poèmes, un soir de vin du Rhin à Francfort. « *Pour que tu n'aies pas d'ennuis avec le Seuil, on le fera*, me disait-il, *en fac-similé de ton écriture, ça devrait pouvoir se plaider.* »

Et d'arracher un carré de nappe en papier de 10 cm sur 10 cm et d'y gribouiller à nous deux – plus le paraphe du « témoin », Pierre Oster – d'invraisemblables clauses.

C'EST le premier éditeur qui m'ait envoyé un photographe – pour un cahier de l'Herne sur les jeunes écrivains qui n'a jamais vu le jour – et si je m'en souviens ici c'est parce que ce photographe, c'était Annette Léna dont Dominique m'apprit un jour l'effroyable mort.

C'était la première morte.

Maintenant c'est lui. Et je n'ai pu rentrer à temps pour l'enterrement. À quoi ça aurait servi ? Et d'ailleurs qui d'entre nous y sera allé, de ses premiers amis qu'il a poussés à écrire ou qui publièrent chez lui ou ailleurs ? Ricardou ? Hallier ? Guyotat ? Cixous ? Sollers ? Deguy ? Glucksman ? ... Pour quoi faire ?

Il m'avait dédié un livre. Justement celui qu'il savait bien que je ne pouvais admettre politiquement. Mais au fond, qu'est-ce que ça pouvait me foutre, « son » Mozambique ? « Son » Angola ? « Son » Portugal ?

Un jour je l'ai copieusement injurié dans *Les Lettres Françaises*. À propos de je ne sais plus quoi. Peut-être de Pound ?

En général il me disait : « *Mon vieux Denis, faut faire ci, faut faire ça...* » Moi, je me

méfiais, et son côté Maurras sur le Champ de bataille m'exaspérait.

Je lui ai fait tout de même un grand plaisir quand son petit essai sur Gombrowicz est paru en 1971 – en lui disant que c'était son plus beau livre. Je crois que c'était aussi son avis, et – ça c'était sa pudeur à lui – c'est précisément ce livre de lui dont il ne parlait jamais. Est-ce que vous le lirez ?

VOUS voyez, je n'ai pas grand chose à dire d'intéressant sur Dominique de Roux. C'est le premier article que j'écris sur une mort. Il y a des gens qui savent faire ça. Moi pas. Simplement rien ne m'a jamais interdit de voir en Dominique un ami très cher, même si, depuis son engagement en Afrique, on ne se voyait quasiment plus. Même si je m'en veux maintenant de n'avoir jamais répondu à sa dernière lettre du Mozambique où il m'annonçait son désir d'écrire un essai sur Pierre-Jean Jouve pour une collection dont je m'occupe.

Ce choc ignoble de sa mort va se dissiper. Hier à midi, quelques heures avant de reprendre l'avion pour Paris, j'ai fumé une cigarette sur le balcon du restaurant qui domine le Bosphore, à mi-hauteur entre la poussière du sol et le brouillard sale qui trônait très haut dans le ciel. Un immense vol de petits hérons gris se rassemblait au-dessus du quartier de Galata, en provenance de la rive asiatique, tournait un moment là-haut, puis lentement s'en allait vers l'ancienne Thrace. J'oubliais de fumer et j'essayais de recomposer le visage de Dominique. Quel lyrique et ignoble

moment. Entre ma nudité de la veille face au choc mou et flasque de la mort, et cette vision ouatée de vol et d'écoulement en plein ciel, j'ai essayé désespérément de faire de cette mort quelque chose qui ne me prenne pas sous les bras, autour de la taille, par le cou, comme une saleté, une crasse jaune dans laquelle on s'enfonce, un loukoum de terreur insensée, un viol par des trous qu'on ne se connaîtrait pas.

Mon vieux Dominique, les hérons n'y auront pas suffi, ça aura du mal à passer.

Je te salue avec affection.

D.R.

Source : *Les Nouvelles Littéraires*, n° 2579, 7 avril 1977, p. 3



publié sur <https://axolotl.denisroche.wordpress.com/> le 26 décembre 2016